

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 78 (1949)
Heft: 6

Artikel: Les Discours de clôture du Père Girard : 1805-1822
Autor: Girard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Discours de clôture du Père Girard

1805 - 1822

Préface

La Société d'éducation de Fribourg assume la tâche hautement méritoire de publier à nouveau les œuvres du Père Girard. La publication ici-même de ses discours de clôture sera une contribution aux Editions du centenaire, lesquelles perpétuent en la ravivant l'œuvre du Père Girard. Ces discours sont non seulement les seuls témoins du grand pédagogue sur son activité scolaire, mais en plus un document sur l'histoire fribourgeoise en général.

Discours du 12 septembre 1805

Le premier discours de clôture du Père Girard s'adresse uniquement aux écoliers, tant par la forme que par le fond. C'est un appel à l'application. Par sa modestie et sa simplicité, il caractérise les humbles débuts de l'école du Père Girard, ainsi que la personnalité restée toujours simple et modeste de ce pédagogue.

Voici donc, mes chers et tendres enfants, voici ce grand jour dont nous avons si souvent parlé, en vous disant et répétant toujours cette importante vérité : *La récompense suit le travail.*

Regardez, mes amis, cette vérité est écrite partout autour de vous, et combien je désire qu'elle entre bien avant dans votre esprit et dans votre cœur, afin qu'elle n'en sorte jamais, qu'elle vous inspire, et qu'elle encourage en vous l'amour du travail.

Il n'y a pas longtemps que vous avez vu nos champs couverts d'une riche moisson. C'était un beau coup d'œil que de voir ces campagnes dorées, et de se perdre dans le calcul de ces tiges frêles et souples pliant sous le poids d'un gros épi et offrant au campagnard le prix de son travail. Je vous dis le prix de son travail, mes enfants, car le cultivateur a dû labourer cette terre pour qu'elle lui donne du blé, il y a passé la charrue et la herse, il l'a arrosée de ses sueurs. A son lever, le soleil le trouvait sur son champ et le soleil le laissait encore à la même place et au même travail, lorsqu'il jetait ses derniers rayons sur nous.

Et ces arbres, mes amis, ces arbres qui vous ont donné la cerise que vous aimez tant, ces pruniers encore, ces pommiers qui vous offrent leurs fruits pour vous désaltérer et vous nourrir, ne semblent-ils pas vous dire ces paroles : *La récompense suit le travail !* C'est le travail qui les a plantés, le travail qui a protégé leur tendre enfance contre les frimas, les animaux voraces et le souffle impétueux des vents. S'il nous donne des fruits, l'arbre demande toujours de nouveaux soins et de nouvelles peines. Il refuse à la paresse ses présents et ne paye que le travail que l'on fait pour lui.

Vous aimez les raisins, mes amis, et celui qui vous en donne ne vous fait pas un petit cadeau ; eh bien, savez-vous que de toutes les productions de la terre, c'est peut-être celle-ci qui exige le travail le plus pénible et le plus assidu. Le printemps n'est pas venu que le vigneron se met à l'ouvrage, et greffe durant toutes les ardeurs de l'été, et ne finit sa tâche dans la vigne que lorsque l'hiver a déjà ravagé nos jardins et commence à glacer les membres de l'ouvrier.

O mes amis, votre père, votre mère vous l'ont dit souvent que l'on n'avait rien sans peine, et vous retrouverez partout une vérité dont il faut dès à présent vous convaincre et vous pénétrer. Voyez cette belle, douce et bienfaisante nature, que j'aime tant à voir et à méditer, à revoir et à méditer encore, et que vous aimeriez aussi, si vous aviez le bonheur de la mieux connaître, cette nature qui nous retrace la bonté de son divin Auteur, tout en nous annonçant sa présence. Cette nature prévient sans doute nos besoins et nos désirs, mais elle veut aussi que nous méritions ses faveurs ; elle récompense le travail, elle punit l'indigne et honteuse paresse.

La nature est juste, mes amis, et comme elle ces Magistrats devant qui vous êtes, ces instituteurs qui vous ont suivis durant cette année, seront justes à leur tour. Ils vous ont prévenus que la récompense serait le prix de l'application et des efforts, et ils vont dans ce moment se dégager de leur promesse. Vous êtes ici tous réunis, vous êtes sous les yeux de vos parents, vous êtes environnés d'une foule de spectateurs qui se préparent à applaudir au mérite, comme à blâmer la mauvaise conduite et l'oisiveté. Regardez bien, mes amis, où vous êtes et pensez à ce qui vous attend.

Il en est plusieurs parmi vous qui se sont distingués par leur talent et leur travail, le travail joint au talent leur a fait devancer leurs camarades et faire de brillants progrès, qu'ils se réjouissent, car ils vont être couronnés.

La récompense suit le mérite.

Il en est d'autres à qui le ciel n'a pas donné autant de facilité et de génie. Le courage cependant ne les a point quittés, et s'ils n'ont pas pu s'avancer beaucoup, ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir. Qu'ils se consolent ces estimables enfants, il est aussi des prix pour la diligence :

La récompense suit le travail.

Nous le savons, il ne nous est pas donné à tous de faire de brillants progrès, mais ce que vous pouviez tous, c'était de vous surpasser les uns les autres par l'attention et l'assiduité ; c'était de vous appliquer à l'envi et de ne le céder à personne dans le zèle et l'ardeur pour le travail. Ainsi, mes amis, on vous pardonnera de n'avoir pas emporté les premières couronnes, mais on ne vous pardonnera pas d'avoir laissé échapper celles que l'on destine à la diligence et, en vous voyant sortir d'ici les mains vides, chacun aura l'air de vous dire : « Que n'avez-vous travaillé comme d'autres ».

Enfin, il est encore une troisième couronne que chacun de vous pouvait disputer à son camarade, il le pouvait et il le devait — c'est le prix de la sagesse —, le plus beau, le plus touchant, le plus précieux de tous. Pour l'obtenir, mon ami, qui que vous soyez, vous deviez tâcher d'être l'enfant le plus doux, le plus respectueux, le plus soumis, le plus réservé et le plus pieux de votre classe, et cela ne dépendait que de vous. Il fallait vaincre la pétulance de votre âge, ses goûts et ses vices, il fallait résister aux mauvais exemples et à la séduction ; les efforts et la victoire vous eussent mérité des couronnes.

Il sera beau, mes chers enfants, d'en recevoir ici sous les yeux de tous vos camarades, au milieu d'une nombreuse assemblée, et de la main du *Magistrat* de cette cité ; mais ces couronnes ne sont pas toute la récompense qui vous attend. Les caresses d'un père, d'une mère, d'une famille chérie sont encore un beau prix qui vous est destiné, et si vous regardez plus loin, vous verrez qu'en continuant à vous bien conduire, la reconnaissance ira croissant de jour en jour. Dans un âge plus avancé, vous serez la gloire et le soutien de vos parents, vous mènerez une vie honnête et sage, réparant par le travail les torts de la fortune si elle devait en avoir. Vous servirez votre patrie et vos semblables, vous servirez Dieu, mes enfants, et Dieu sera votre père, quand vous n'en aurez plus d'autre sur la terre. Il vous aimera, il veillera sur vous, il vous bénira sûrement et lui-même un jour vous couronnera.

En attendant cette couronne de sa main, prenez celle que l'on vous offre ici, prenez, et chaque jour que vous la reverrez, dites-vous à vous-mêmes : *La récompense suit le travail !* Montrez à ceux de vos camarades qui, en sortant d'ici ne sortiront pas aussi joyeux que vous, montrez et dites : *La récompense suit le travail*, méritez dans la suite et vous serez couronnés comme nous.

Discours du 12 septembre 1806

Dès le second discours, le Père Girard s'adresse aussi aux parents de ses élèves, de façon indirecte, en racontant aux enfants ce que les parents et les instituteurs font pour eux. Ainsi, il exhorte les parents à collaborer à l'éducation de leurs enfants. Le Père Girard avait donc nettement compris que l'école ne pouvait atteindre son but qu'avec l'aide de la famille.

Levez les yeux, mes enfants, et voyez cette foule de spectateurs, qui vous environne, et qui vous regarde. Reconnaissez vos Pères, vos Mères, vos Parents, vos connaissances ; c'est vous qui les amenez ici ; ils sont ici pour vous. Tout près de vous sont vos Maîtres et qu'est-ce qu'ils ont devant eux ? des prix, des médailles et des rubans qui flottent, et n'est-ce pas pour vous que sont ces rubans, ces médailles et ces prix ? Au milieu, vous voyez le vénérable chef du diocèse en cheveux blancs et le sourire sur les lèvres ; votre vue le réjouit, et c'est vous qu'il honore de sa présence. Plus loin, vous voyez le Magistrat de notre ville et le conseil des écoles, et pour qui se sont-ils rendus dans ce lieu où vous êtes ? Vous pensez que c'est pour vous et vous ne vous trompez pas.

Vous n'êtes encore que des enfants, mes amis, et voyez combien votre enfance nous est précieuse à tous, combien nous l'aimons et quel intérêt elle nous inspire ! Ce n'est pas seulement en ce jour que vous nous occupez, vous êtes notre sollicitude de tous les jours et de toutes les heures ; chaque jour vos maîtres vous reçoivent des mains de vos parents, et chaque jour vos parents vous reçoivent de nos mains. C'est une succession continue de soins et de tendresse ; on pourrait dire encore que c'est une succession non interrompue d'inquiétudes et de peines, car vous nous inquiétez et vous nous peinez quelquefois.

Et pourquoi tant de soins, d'inquiétudes, d'embarras et de travaux ? Il s'agit, mes enfants, de votre éducation, et cette éducation est la chose la plus nécessaire et la plus importante, quoique ce ne soit pas la plus facile.

Vous avez vu dans nos jardins l'œillet, la rose, la tulipe, ces fleurs riantes qui réjouissent notre vue par les plus belles couleurs et répandent au loin le plus doux parfum ; croyez-vous qu'elles seraient ce qu'elles sont si l'on n'avait pas soin de les élever ? Or, il faut d'abord les planter dans une terre qui leur convienne, il faut les arroser, il faut les défendre des vents du nord qui les glaceraient ; il faut les mettre à l'abri d'un soleil trop ardent ; il faut les préserver de la vorace fourmi et des autres insectes, il faut des soins sans nombre et sans nom, ou bien vous n'aurez que des fleurs tristes et languissantes et la plante finira par périr.

Vous êtes de jeunes plantes, mes enfants ; comme on élève la tulipe, la rose et l'œillet, c'est ainsi qu'il faut vous élever, et nous tous, nous sommes des Jardiniers, chargés du soin de vous faire fleurir et prospérer.

En vérité, vous ne sauriez venir à rien si nous négligeons votre éducation. Voyez un peu ce que vous seriez sans nous. Vous seriez d'abord de petites créatures très ignorantes et par là même très faibles, très indigentes et très malheureuses. Personne de vous n'a deviné que vous avez dans le ciel un Père qui vous aime ; c'est nous qui vous l'avons appris et vous êtes heureux de le connaître. Vous n'avez pas pu imaginer ce que vous avez à faire dans la vie, c'est nous qui vous montrons le chemin, comme des guides fidèles et assurés. Sur la terre encore, on a toutes sortes de besoins et pour y suffire, au moins à la place où vous êtes, il faut savoir *parler, lire, écrire, calculer*, et il faut encore bien des connaissances et des talents, que vous n'avez pas et que l'on cherche à vous donner. Ici ce n'est pas seulement le besoin, c'est encore l'agrément de la vie ; qu'il est doux par exemple de pouvoir par la lecture s'instruire de mille objets, revenir sur les temps passés, faire connaissance avec des hommes et des choses qui ne sont plus ; voyager dans des pays lointains et faire le tour du monde sans bouger de la place. Qu'il est doux encore de pouvoir lire ce que pense, ce que fait une personne chérie qui nous écrit, et de pouvoir par l'écriture lui transmettre nos pensées et nos sentiments !

Vous ne sentez pas toujours, mes enfants, combien il importe de vous instruire ; cependant, il vous sera aisé de voir que l'on vous rendrait un bien mauvais service si l'on écoutait toutes les répugnances que vous montrez quelquefois pour le travail. Vous diriez peut-être au moment que nous sommes bons et, au fond, nous serions des cruels, et un jour, vous ne manqueriez pas de nous le reprocher. Oui, je le répète, à défaut de culture, la plante ne fleurit pas, elle périt ; et à défaut d'éducation, l'enfant ne vient à rien, qu'à l'ennui, le besoin, la misère et la honte.

Mais ce n'est pas tout de vous donner des connaissances et des talents, il faut surtout former votre cœur et faire de vous des enfants sages, honnêtes et bons. De là, mes amis, ces avertissements et ces réprimandes que l'on vous donne tous les jours dans la maison paternelle et que l'on vous répète à l'école, parce que vous ne sauriez trop les entendre. Vous trouvez quelquefois que nous sommes grondeurs, hélas ! nous aimerions mieux vous louer ; mais deviendriez-vous sages et bons si l'on vous laissait vivre à votre gré ? Voyez un peu ce qui arrive quelquefois, lorsque vos parents ou vos maîtres ne sont pas avec vous, vous perdez votre temps dans des jeux bruyants et déplacés, vous vous dites des grossièretés et des injures, vous vous emparez de ce qui n'est pas à vous, vos volontés se croisent et vous vous disputez, la colère s'allume et l'on en vient aux coups. C'est ainsi, mes amis, qu'abandonnés à vous-mêmes, avant de savoir vous maîtriser et vous conduire, vous êtes bien vite de méchants enfants, et vous seriez dans la suite de méchants hommes, vous tourmentant les uns les autres si l'on n'avait pas soin de vous corriger dans votre jeunesse. Un jeune arbre se redresse facilement, on ne peut plus le redresser une fois qu'il a grandi.

Peu contents d'avoir réprimé le mal dans vos jeunes cœurs, il faut que nous tâchions encore de vous inspirer des sentiments et d'encourager et cultiver en vous tout ce qui est beau, noble, grand, honnête et bon. Si nous grondons souvent, nous louons volontiers ce qui est digne d'éloge. Ne dirons-nous pas à l'enfant qui est sage : « Courage, mon ami, tu me plais, je t'aime bien, et si tu continues, je t'aimerai toujours », et toujours on le lui dit, et pour lui marquer ce que l'on éprouve pour lui, on l'élève au-dessus de ses camarades, en plaçant sur son cœur le signe de la sagesse et de notre affection.

O combien je désire que nous puissions placer dans votre âme le plus profond respect et la plus vive reconnaissance envers notre Père céleste, qui vous éclaire, vous nourrit et vous aime tous ! Aimer Dieu c'est votre premier devoir, c'est aussi le premier de tous les biens. Que je désire encore que nous puissions vous inspirer de l'estime et de l'amour pour tout ce qui est homme ! Il est doux d'aimer ! Vraiment, on ne sait rien du bonheur que Dieu nous destine quand on ne connaît pas l'amitié.

Voilà donc notre tâche, mes enfants, et notre occupation ; former votre cœur au bien, à la piété et à l'amour de vos semblables et vous donner encore les connaissances et les talents qui vous sont nécessaires ou utiles dans la vie ! Heureux si nous pouvons y réussir ! nous vous avons élevés, nous avons fait pour vous ce que le jardinier fait pour l'arbre et la plante qu'il cultive. Vous fleurirez jeunes plantes, vous porterez des fruits, et ces fruits et ces fleurs seront pour vous.

Voici pourtant une différence entre la plante et vous, mes enfants. La plante ne peut pas s'aider elle-même, elle ne pense pas, elle ne voit pas, elle ne bouge pas, et c'est le jardinier qui fait tout pour elle. Vous, mes amis, vous êtes vivants, vous avez un esprit pour penser, des yeux pour voir, des membres pour agir, une volonté pour vouloir et ne vouloir pas. S'il est vrai que vous ne pouvez ni prospérer ni fleurir sans nous, nos soins deviennent inutiles si vous ne voulez pas en profiter. C'est à nous à vous conduire et à vous aider ; mais écouter et vouloir vous servir de vos talents et de vos forces, c'est votre affaire, mes amis ; personne ne peut agir, vouloir et écouter à votre place.

Voici ce qui met entre vous la plus grande différence. Les uns sont attentifs, dociles, et plus ou moins laborieux, ils profitent. D'autres répugnent au travail, ils sont dissipés et peu soumis, ils ne profitent pas. Assurément que nous vous aimons tous bien tendrement, n'avons-nous pas pour tous la même sollicitude ? et ce que nous faisons, ne le faisons-nous pas pour tous également ? Oui, oui, depuis le premier au dernier, vous êtes chers à notre cœur. Mais jugez vous-mêmes si nous devons confondre l'élève laborieux, docile et bon, avec celui qui l'est moins ou pas du tout.

Notre œil comme notre amour et nos soins vous ont suivis toute l'année. Nous avons pesé, comparé le mérite, et à présent que nous sommes

au bout de la carrière, il s'agit de donner à chacun la place, l'éloge et la récompense qu'il a mérités.

C'est un beau jour que celui-ci, mais c'est aussi un jour de tristesse et de honte. Jour de honte et de tristesse pour l'enfant que rien n'a pu corriger jusqu'ici et qui a donné à la dissipation des moments précieux qu'il devait au travail. Puisse-t-il enfin reconnaître ses torts, s'amender et consoler ses parents et ses maîtres ! Jour de joie pour l'élève docile, studieux et bon, qui sortira de ce lieu avec une couronne. Nous jouissons pour lui et pour le père et la mère qu'il réjouira. Jour de contentement pour tous ceux qui, sans avoir de prix, se sont cependant distingués par leur docilité et leur travail. Si la couronne leur a échappé cette fois, avec de la constance il l'obtiendront un autre jour, et nous attendons avec impatience le moment de la placer sur leurs têtes.

Discours du 11 septembre 1807

Le préfet de l'école fait distribuer les prix par les autorités. Ainsi le public est amené à reconnaître l'importance de l'école. La fin de ce discours démontre d'ailleurs aussi combien peu rationaliste était le Père Girard.

Le jour des récompenses est de retour, mes enfants ; l'heure a sonné ; voilà les prix et le *Magistrat* qui va vous les remettre. Vos visages me disent que vos cœurs ne sont pas sans inquiétude. L'espérance et la crainte se succèdent et se chassent mutuellement. Vous voudriez sortir de cette pénible incertitude. Encore un moment et vous en sortirez. Quelle joie pour l'enfant qui s'entendra appeler ici à recevoir une couronne ! Tenant son prix dans la main, il se croira le maître et le propriétaire du monde entier, et ce jour sera pour lui le plus beau jour de sa vie. Il apportera la joie dans la maison paternelle. Cependant, il ne l'emportera pas tout entière de ce lieu puisque nous l'aurons partagée. Nous partagerons aussi votre tristesse, pauvres enfants qui allez sortir d'ici les mains vides, et si vous êtes honteux de votre défaite, croyez-moi, nous n'en serons pas orgueilleux.

La justice veut, mes amis, que vous soyez distingués ; elle est la maîtresse et nous devons lui obéir. Elle a voulu que les plus sages, les plus *instruits*, les plus *diligents* de l'école fussent récompensés, et ils vont l'être dans un moment. Cependant, mes amis, gardez-vous bien d'une erreur qui est de votre âge malheureusement, et de bien des personnes plus âgées comme si elles étaient dans la première enfance. N'allez pas croire que la justice n'ait rien à vous donner ou rien à vous refuser que des prix. Ces prix, d'une modique valeur, ne sont qu'une marque, un avertissement

de ce que la justice fera pour vous dans la suite ; et ce qu'elle fait aujourd'hui n'est qu'une leçon qu'il vous importe beaucoup de comprendre et de retenir.

Croyez-vous bien, mes amis, qu'un sage enfant — je veux dire un enfant respectueux dans la prière et le temple du Seigneur, un enfant qui honore son père et sa mère dans ses paroles et ses actions comme dans son cœur, un enfant docile à la voix de ses maîtres et reconnaissant des soins qu'on lui donne, un enfant enfin qui ne sait qu'obliger ses compagnons, sans leur faire jamais ce qu'il ne voudrait pas que les autres lui fissent, croyez-vous bien que cet enfant n'ait autre chose à attendre que le prix qu'il va recevoir ici ? — La sagesse, mes amis, a de plus belles récompenses à espérer. Si vous êtes sages, vous serez les amis du bon Dieu et c'est bien là le plus beau de tous les prix, c'est le prix de tous les jours, de toute la vie, de toute l'éternité. Peut-il vous manquer quelque chose quand nous sommes les bien-aimés de Dieu ? Je vous répète ici ce que Tobie disait à son fils : *Ne te mets pas en peine, mon fils*, lui disait-il en le pressant contre son cœur, *ne te mets pas en peine, nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu et gardons ses commandements*. Oui, le bon Dieu qui arrange tout dans la vie, quoiqu'on ne voie pas sa main, le bon Dieu, dis-je, récompense toujours une conduite sage et honnête, et s'il permet que les bons aient quelque mal, il est toujours là ou pour les guérir ou pour les consoler. Prenez donc courage vous tous, mes enfants dont nous aimons la sagesse, et en recevant ici votre prix, dites-vous : « Ce n'est ici qu'un échantillon de la justice qui me sera rendue ; si je fais bien, je me trouverai toujours bien, et pour me bien trouver toujours, je veux toujours bien faire. » Que Dieu bénisse votre résolution, sages enfants, et qu'il daigne l'inspirer à tous vos camarades. Ceux d'entre eux qui se conduisent mal, quels que soient d'ailleurs leur nom, leur état, leur fortune, leurs talents, n'importe, en se conduisant mal, ils se trouveront mal à tout âge comme où ils seront.

Nous avons aussi des prix pour les élèves qui se sont distingués des autres par leur *savoir*. Nous les appellerons, nous les couronnerons, ils le méritent. Mais cette couronne n'est pas tout ce qui les attend, car elle n'est aussi qu'un échantillon de la justice qui leur sera rendue. Les connaissances, mes enfants, ornent l'esprit et l'ornent pour toute la vie, elles répandent sur nos jours mille agréments, elles nous aident dans toutes nos affaires, elles donnent de la considération et du pain. — J'ai souvent entendu dire, et vous l'entendrez : *A quoi bon tant de savoir ?* — C'est là le langage de la honteuse paresse qui ne veut pas travailler, ou bien le langage de la sotte ignorance qui ne voit pas en plein jour ; peut-être même le langage de la basse jalousie, qui voudrait seule savoir quelque chose, primer, et jouir seule de ce qui nous est offert à tous. Gardez-vous bien, tendres élèves, d'écouter jamais ce que peuvent vous dire la jalousie, l'ignorance et la paresse, ce sont là de tristes et perfides conseils ; il en

est un meilleur et c'est le bon Dieu même, qui vous a donné la mémoire, l'esprit, la parole, les talents pour les cultiver et qui un jour vous demandera compte de l'usage que vous aurez fait de tous ses dons. Celui qui, enfant, enterre la portion qu'il a reçue, sera puni comme la justice le veut ; et celui qui fait valoir la sienne sera récompensé, on l'élèvera, on lui donnera davantage, et voilà ce que nous voulons vous dire en couronnant son progrès.

Enfin, nous avons encore des prix pour la faible et infatigable abeille qui fait peu chaque jour, parce qu'elle a peu de forces, mais qui finit par faire beaucoup parce qu'elle a beaucoup de zèle et beaucoup de constance. Vous m'entendez, enfants du travail et de la *diligence*, et vous connaissez l'emblème que nous plaçons sur votre cœur. S'il vous dit ce que vous êtes et ce que vous faites, il vous dit aussi ce que vous aurez. Par son assiduité, l'abeille se prépare d'abondantes provisions pour la saison dure qui glace et détruit les fleurs. Et vous, par votre assiduité, vous vous préparez des ressources pour l'âge mûr et la vieillesse. Il vous faut plus de temps et plus de peines qu'à bien d'autres. Ce n'est pas votre faute, c'est un mérite de plus que vous avez, et que le Père céleste vous payera beaucoup mieux que nous ne pouvons le faire.

Nos moyens, mes enfants, sont peu de chose, et encore une fois, ce ne sont pas des récompenses que l'on veut vous donner aujourd'hui, ce n'est qu'une instruction. Sans doute qu'une tendre mère, un père fidèle et de bons parents vous répètent sans cesse que votre bonheur dépend de votre bonne conduite, de votre application et de vos progrès, au moins vous le disons-nous tous les jours, nous qui vous instruisons, vous reprenons, vous encourageons avec tout l'intérêt que nous inspirent votre jeunesse et la sainteté de nos devoirs. Eh bien, ce que vos parents et vos maîtres vous disent, c'est là ce que vous crient ces prix que vous voyez, ces marques de distinction et cette respectable assemblée qui vous regarde.

Vous êtes à présent dans le printemps de la vie. C'est au printemps qu'il faut labourer les jardins, semer, arroser, sarcler, travailler. Si l'on néglige le travail, il n'y aura point de fleurs dans la belle saison, point de légumes et point de fruits. L'hiver viendra et l'on manquera de tout ; on ne peut plus semer sur un terrain gelé, et les plantes comme les fleurs ne viennent pas dans les neiges et les glaces. C'est à votre âge, mes enfants, qu'il faut cultiver votre esprit et votre cœur. L'esprit est ouvert, il peut recevoir des instructions, le cœur est encore tendre et il peut être formé à la sagesse, à la piété, à la vertu ; le caractère encore souple peut prendre la douce habitude du travail et la conserver.

Heureux l'enfant qui passe ses jeunes ans dans l'application ; s'il ne devient pas un génie, il sera un homme laborieux, rangé, économe, il remplira la tâche de la vie, et Celui qui nous a placés sur la terre pour y travailler saura bien lui payer ses peines.

Heureux l'enfant qui cultive les talents que le Ciel lui a donnés et

fait chaque jour quelques progrès. L'ignorance est toujours honteuse, les connaissances toujours honorables et avantageuses. Elles nous servent dans toutes les circonstances de la vie et nous donnent les moyens d'être utiles aux autres. Y a-t-il quelque chose de plus doux, de plus beau et de plus agréable aux yeux de notre Père céleste qui veut que nous nous aidions les uns les autres comme de bons frères.

Heureux et doublement heureux l'enfant qui fait sa première étude de la sagesse, fuyant le mal, et faisant le bien, et donnant à ses parents et à ses maîtres la plus délicieuse jouissance, celle de voir devant eux un sage enfant. Il sera le premier que nous appellerons ici. La science est belle, elle est utile, *mais un bon cœur vaut encore mieux.*

Bibliographies

Vient de paraître la quatrième édition, impatiemment attendue, du fameux ouvrage de JEAN LE PRESBYTRE : *Toi qui deviens homme*. Un volume 13 × 20 cm. de 244 pages, huit hors-texte en héliogravure, couverture illustrée, 54 fr. Editions Casterman, Tournai.

Depuis un quart de siècle, beaucoup de livres ont été écrits sur l'important problème de l'adolescence. Mais la plupart, sinon tous, s'adressent aux parents et aux éducateurs.

Le présent volume est destiné en ordre principal aux adolescents eux-mêmes. Il a pour but de les instruire sur les forces qui s'éveillent en eux durant les années décisives qui vont de quinze à dix-huit ans. Il cherche à leur faire comprendre le but providentiel de ces éveils, leur beauté et aussi leur danger. Il cherche aussi à les orienter et, sans entrer dans le détail des règles qui relèvent plutôt de la réflexion individuelle et de la direction d'un guide éclairé — irremplaçable à cet âge —, il indique les grandes voies à suivre pour se conquérir et se former.

Le livre débute par une introduction dans laquelle l'auteur souligne le caractère difficile et décisif de ces années où « l'homme naît véritablement à la vie ». Il aborde ensuite les grands problèmes de l'adolescence :

- l'éveil du cœur à l'amitié et à l'amour ;
- l'éveil de l'imagination à la beauté, au rêve, à la création ;
- l'éveil de la puberté ;
- l'éveil de l'intelligence aux idées générales, synthétiques, personnelles ;
- l'éveil de la volonté à l'idéal et à la liberté.

L'auteur a voulu être très concret et très réaliste. Il a abordé les problèmes tels qu'ils se posent aux adolescents. Mais il les a, en même temps, replacés dans une vaste synthèse de la vie humaine.

Bien que destiné aux adolescents, ce volume ne sera pas inutile aux parents et aux éducateurs. Il leur fera prendre plus vivement conscience des problèmes qui se posent, il les aidera à exposer eux-mêmes l'une ou l'autre question délicate, il servira d'amorce pour des conversations fécondes.